

FRANCESCA PIQUERAS DE ROUILLE ET D'EAU

La galerie d'Artpassions

Philippe Boyer

« L'effet de ces compositions, bonnes ou mauvaises, c'est de vous laisser dans une douce mélancolie. Nous attachons nos regards sur les débris d'un arc de triomphe, d'un portique, d'une pyramide, d'un temple, d'un palais, et nous revenons sur nous-mêmes. Nous anticipons sur les ravages du temps, et notre imagination disperse sur la terre les édifices mêmes que nous habitons. À l'instant, la solitude et le silence règnent autour de nous. Nous restons seuls de toute une génération qui n'est plus ; et voilà la première ligne de la poétique des ruines. » Diderot, *Salon de 1767*

Fort 8

Pages suivantes
Fort 15

Navire 4

Structure 1704

Point 4

Point 3

Point 6

Photos: © Francesca Piqueras

Cargos démantelés dans les ports oubliés du Bangladesh, épaves de navires abandonnées au large de la Maurétanie, étranges fortifications militaires à l'embouchure de la Tamise... Parmi les séries photographiques entreprises par Francesca Piqueras ces dernières années, beaucoup appartiennent à cette poétique des ruines si bien décrite par l'auteur de l'Encyclopédie. Les séries les plus récentes, montrant des plates-formes pétrolières en cours de maintenance en mer d'Écosse ou confrontées aux vagues gigantesques du Pacifique n'en sont, à bien y regarder, que des dérivations, tant ces architectures paraissent éphémères et vouées à un abandon prochain.

Bien sûr, ce type de travail n'est pas l'apanage de Piqueras. Des ruines de Detroit ou de Gunkanjima photographiées par Romain Meffre et Yves Marchand à celles de Pripyat et de Tchernobyl par Robert Polidori, pour ne citer qu'eux, la production photographique contemporaine a abondamment cédé à la fascination douce-amère que procure la vue de ces chronotopies, ces lieux suspendus hors du temps. Les *Anonyme Skulpturen* de Bernd et Hilla Becher, par leur esthétique industrielle affirmée, sont naturellement l'une des références qui vient également à l'esprit de qui contemple les images de Francesca Piqueras, notamment ses clichés de plates-formes pétrolières. Toutefois, nonobstant la variété de leurs approches et les différences générationnelles, la plupart de ces artistes ont adhéré au credo qui a largement structuré la photographie de ces cinquante dernières années et qui se traduit par l'adoption d'un style dit documentaire. Le photographe américain Walker Evans fut l'un des premiers à utiliser cette expression pour qualifier la recherche d'objectivité, de neutralité du

point de vue, de course à la *transparence du médium* dont il soulignait d'ailleurs, dès 1971, avec une lucidité rétrospectivement bienvenue, la gageure qu'elle représentait pour un artiste.

Or c'est par là que se distinguent les travaux de Francesca Piqueras. Ses images présentent en effet un caractère esthétisant assumé qui, d'une certaine manière, les rendent plus proches des tableaux d'Hubert Robert que pouvait contempler Diderot lors des Salons de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, que des productions contemporaines. L'utilisation de la lumière et du cadrage y est très comparable ; le fer et le béton viennent remplacer la pierre, tandis que la mer y joue le rôle de la nature reprenant ses droits. La photographe n'y dédaigne pas non plus quelques « artifices de peintre », comme ce rapprochement des plans, caractéristique de l'utilisation d'un fort téléobjectif, qui donne leur aspect spectaculaire à certaines photos de Panic Point. Autre avantage, et non des moindres, cet esthétisme permet à la photographe franco-péruvienne de prendre un peu de distance avec la charge morale inhérente à ses sujets et avec le contexte global de réception de ses œuvres. L'écologie – au-delà de son urgence politique, qu'il devient difficile de nier – est aussi un beau sentiment ; et si comme le remarquait Gide, les beaux sentiments nuisent à la bonne littérature, nul doute qu'ils nuisent tout autant à l'art en général et à la photographie en particulier. On pressent que Piqueras se défie de toute perspective militante – esthétique ou éthique – dans laquelle on pourrait éventuellement classer ses images. Admettre que le beau et le bien n'ont pas forcément partie liée n'est pas toujours facile, surtout lorsque l'on désire l'un et l'autre. Les photographies de Francesca Piqueras en sont une belle illustration. ■

NOTA BENE

PANIC POINT, exposition de photographies de Francesca Piqueras
Galerie de l'Europe, Paris
Jusqu'au 11 avril 2015







